

XYZ. La revue de la nouvelle

Un si grand vertige

Gérard Cossette



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cossette, G. (1997). Un si grand vertige. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 35–36.

Un si grand vertige

Gérard Cossette

Chaque fois, c'est pareil : il s'annonce au fond de ma poitrine. Il gonfle. Quand il a fini de s'enfler, il se met à galoper autour de mon cœur ; il court tellement vite que la sueur coule sur mes tempes. Il accélère, me remonte dans le thorax, s'arrête dans ma gorge. Il commence à tourner sur lui-même, plus vite, plus vite encore. Je l'entends siffler dans mes oreilles. Sans prévenir, il s'élançe, s'écrase contre le plafond de mon crâne. Il cogne dur. Mes yeux se ferment, des couleurs s'allument. J'aspire. Aaahhh. La chaleur des lumières cachées dans mes yeux augmente. Mes dents claquent, mordent ma langue. Ma bouche crache. Ma mâchoire désarticulée se tord, entraîne ma tête de gauche à droite à gauche. La tempête me bouscule, me ballotte, finit toujours par me faire tomber. Je me tasse contre le mur le plus proche. Le feu d'artifice s'éteint.

J'ai été attaqué par mon premier vertige le soir où vous avez mis vos mains autour de mon cou en criant : « Veux-tu mourir ? » J'aurais bien voulu m'échapper, mais vous étiez costaud. Vous m'aviez levé si haut au bout de vos bras que mes pieds battaient l'air. En fixant vos yeux féroces, mon cerveau a explosé, et je me suis envolé. J'ai vu mon corps s'allonger, mon cou s'étirer pour échapper à vos mains, pour filer entre vos doigts fâchés. J'étais devenu une fusée perdue dans le ciel rouge de colère. Vos pouces géants broyaient ma carcasse brisée. Pourquoi m'avez-vous ramené sur terre ?

Puis l'oubli. Le silence. J'ai vieilli. J'ai pris la route. J'ai rencontré Estelle, la tendre Estelle dont les seins frileux sentaient la rosée. Mais les vertiges m'ont rattrapé.

Un jour, j'ai joué à la fusée avec un bonhomme qui avait blessé Estelle. J'ai commencé par lui donner un bon coup de pied dans les parties douces et sensibles ; ensuite, j'ai mis mes mains autour de son cou. J'ai serré. Il a ouvert les yeux, féroces comme les vôtres. J'ai eu peur qu'il ne s'échappe, qu'il ne m'attrape, comme vous. Je lui ai cogné la tête contre le mur. Une fois. Deux fois. Il a ramolli un peu. Je l'ai traîné dehors. Il a essayé de me prendre les cheveux. Je lui ai enfoncé un genou dans les côtes. J'ai entendu craquer. Lui a poussé un râle sourd et ses bras sont retombés. J'ai grimpé les trois marches qui mènent à la cuisine du restaurant Chez Victor. J'étais maintenant plus grand que lui. J'ai continué à serrer sa gorge. Ses jambes ont plié, j'ai essayé de le soulever. Je n'étais pas encore aussi puissant que vos grandes mains. J'ai hurlé de rage. Je voulais le démolir. La tourmente m'a emporté. Ils ont dit que j'avais perdu la raison : je ne savais plus mon nom, pas plus que celui de l'homme mort à côté de moi.

Ils m'ont enfermé. Le jour, je travaille à l'atelier. La nuit, je dors accroupi dans un coin de ma chambre. Souvent, je noue un drap autour de ma gorge, juste ce qu'il faut de force pour avoir du mal à respirer, pour avoir peur et m'envoler. Une fois, j'ai tiré un peu trop sur le tissu. L'éblouissement est venu de ma poitrine. Dans la lumière, j'ai retrouvé la douceur du ventre d'Estelle. Les gardiens de nuit m'ont réveillé. Je leur ai raconté la fusée, les orages de lumière, Estelle. Ils ont souri.

Je ne parle plus de mes vertiges. Quand je les sens arriver, je me couche. Au cas où Estelle reviendrait. La chaleur de son corps me manque. Mais je ne retrouve que vos grosses mains. Une nuit, je découperai mon pantalon avec mes dents, je ferai une tresse que je nouerai solidement autour de mon cou. Alors, peut-être, vos doigts s'allongeront, deviendront des bras chauds. Me serreront fort, si fort contre vous.